

in Colletta J.-M. & A. Tcherkassof (éds) (2003), *Les émotions. Cognition, langage et développement*, Hayen, Mardaga, 137-152 ;  
Prépublication : Colletta J.-M. & A. Tcherkassof (éds) (2001), *Emotions, interactions, développement, Actes du Colloque international Grenoble juin 2001*, LPS, Université Pierre Mendès France, Grenoble II, & LIDILEM, Université Stendhal, Grenoble III, 11-25.

**Compétence discursive et co-occurrence d'affects:  
" blends expérimentiels " ou (con)fusion d'émotions?<sup>1</sup>**

Antoine Auchlin  
Département de linguistique  
Université de Genève

*A la mémoire  
de la Professeure  
B. Schlieben-Lange*

**0. Avant-propos**

Dans l'interaction verbale se déploient en nous des affects complexes, issus de sources aussi diverses et hétérogènes que la situation et l'environnement, les objets représentés, les actes et jugements présentés ou accomplis verbalement, l'interaction, le ou les autres partenaires (Traverso 2000, Chabrol 2000, Caffi 2000, Maury-Rouan 2000, notamment). La parole à la fois *subit* cette irrigation affective (Scherer et les traces vocales des états émotionnels et motivationnels), mais aussi la *régule* (Cosnier 1986; travaux sur la ré-évocation, etc.) ; ce faisant, enfin, la parole *alimente* le vécu affectif, de trois façons différentes: par son *contenu*, tout d'abord ; par l'*appréciation qualitative* qui la guide, évalue et

---

<sup>1</sup> Merci à A. C. Simon pour ses commentaires.

sanctionne sa réussite ou son échec en termes de plaisir/déplaisir (Cosnier 1994, 1996 ; Auchlin 1993, 1997; Gardin 1993; Parret 1993) ; et par le *mélange* qui résulte de cet apport hédonique aux autres composantes - voir, dans la déclaration d'amour, la combinaison de l'amour, du désir de le déclarer, et de la peur qui s'y oppose (Auchlin 1998b); l'apport hédonique peut envahir tout le volume expérientiel disponible : angoisse de la page blanche (Yessouroun 1996; Martins 1993; Madigan, Linton & Johnson 1996), stress de la parole publique, ou... bonheur conversationnel (Auchlin 1995).

Le discours est pour moi une donnée d'expérientiation subjective particulière dans laquelle se mêlent et à laquelle contribuent données perceptives immédiates et représentations complexes associées aux suites d'unités linguistiques; ce que nous nommons "discours", c'est du *vécu*. A ce titre, son étude ne se réduit légitimement ni à des manipulations cognitives conceptuelles-inférentielles, ni à des séquences d'unités linguistiques, fussent-elles complexes et organisées<sup>2</sup>.

Analyser ou décrire du discours, c'est tenter de rendre compte de ce donné: non pas sans doute de l'infinie diversité des vécus langagiers singuliers, faits "de parole" dirait Saussure, mais des dispositions générales hypothétiquement responsables de cette expérientiation<sup>3</sup>. L'analyse expérientielle du discours suppose ainsi un dispositif, "organe" ou "système", ayant à charge d'élaborer en expérientiation le traitement séquentiel d'unités linguistiques, et inversement d'articuler l'expérience interne en séquences d'unités linguistiques; c'est cet "organe de l'expérientiation discursive" que je nomme "compétence discursive".

---

<sup>2</sup> Auchlin 1998 développe ces critiques à l'encontre respectivement du "réductionnisme cognitiviste", et de l'"immanentisme", qui assimile plus ou moins expressément le "discours" au produit "stabilisé", "inerte", que sont les séquences d'unités linguistiques.

<sup>3</sup> Comme, par exemple, sa contiguïté avec l'expérience musicale (Auchlin 2000a).

Je renvoie à mes travaux récents pour une présentation générale de l'approche "systémique" de la compétence discursive et de la pragmatique expérientielle<sup>4</sup>. Pour illustrer la manière dont cette pragmatique articule "émotions, interaction, et développement" au discours, je voudrais me pencher ici sur un petit objet encore bien incertain, que je nommerais volontiers le "mixage ou blend expérientiel".

### 1. Du « *mixage(blend) expérientiel* »

Les quelques cas de figure discutés ci-dessous ont comme point commun de réaliser un mélange, particulier, de données *conceptuelles-représentationnelles*, issues du contenu des unités linguistiques (du traitement interprétatif), et de données de nature perceptive liées au traitement de la chaîne parlée ; le mélange qui en résulte, intégrant percepts et constructions conceptuelles, consiste à son tour en une donnée expérientielle.

- (1) "Marguerite Duras n'a pas écrit que de la merde. Elle en a aussi filmé."  
(P. Desproges)

L'estime préalable que l'on voue ou non à Marguerite Duras joue sans doute un rôle important dans l'appréhension de cette boutade; celle que l'on peut vouer à P. Desproges aussi. Mais en deçà du résultat final, que l'on rie ou pas, le dispositif humoristique de Desproges mérite quelque attention.

Si l'on nomme {S1, t1} et {S2, t2} les deux couples 'segments (phrases)' et leur 'moment d'occurrence', l'humour consiste à un premier niveau dans le fait que {S2, t2} entraîne une ré-interprétation de S1: en effet {S1, t1} communique une intention charitable à l'endroit de M. Duras, bien qu'énoncée d'un point de vue qui ne l'est pas : "ne pas écrire que de la m." présuppose en effet "en écrire" ce qui, en soi, est une insulte; cette insulte demeure

---

<sup>4</sup> Voir Lakoff & Johnson 1985 pour la notion d'expéientialisme au plan épistémologique. Prolongements chez Núñez 1997, 1999, entre autres.

cependant "potentielle", elle n'est pas accomplie comme telle: d'une part elle n'est pas posée mais présupposée, et d'autre part elle est présupposée par un énoncé qui fait attendre un enchaînement non dépréciatif. A {S1, t1} on attribue à l'auteur l'intention de nous faire part d'une appréciation favorable à MD.

A {S2, t2} et à sa faveur, cette interprétation est "invalidée" par une interprétation concurrente, qui lui est diamétralement opposée, notamment en ce qui concerne les bonnes dispositions de Desproges vis-à-vis de MD.

Il faut noter que ce dispositif est strictement "occurrence" : il requiert la mise en place de deux "temps" successifs distincts, associés respectivement au traitement de S1 puis de S2. Le point typographique marque une séparation entre occurrences, par laquelle S1 subit une compactification cognitive, qui le fait passer du statut d'énoncé en cours d'interprétation, "dilaté", quand on le lit et qu'on élabore cette charité attribuée à Desproges, à son statut d'entité "ponctualisée" (Ferrari & Auchlin 1995); sans cette ponctualisation de S1, le witz est beaucoup moins net - si, par exemple, on remplace le point par une virgule, ou par deux points, qui indiquent un mouvement périodique unique<sup>5</sup>:

(1') Marguerite Duras n'a pas écrit que de la merde, elle en a aussi filmé.

(1'') Marguerite Duras n'a pas écrit que de la merde: elle en a aussi filmé.

A t1, S1 reçoit l'interprétation charitable{I}; à t2, S1 est ré-interprété {I'}, méprisant. Dans ses aspects généraux, le phénomène, loin d'être unique, se décrit formellement en termes de variation (Reboul 1991); dans ses ressorts psychiques, on peut le saisir à

---

<sup>5</sup> Et donc une incrémentation transitoire de la mémoire discursive, pour emprunter les termes de Berrendonner 1993, là où le point typographique incrémenterait comme "état-but" l'état de la mémoire discursive obtenu par S1; un état-but est un état qui se représente lui-même comme état-but. Mouvement périodique est entendu ici au sens de Grobet 1997, Roulet 1999.

l'aide de la théorie des censeurs mentaux (Freud) revue par Minsky (1984): on rit (ou l'on est fâché) à {S2, t2} parce qu'on réalise que les censeurs mentaux supposés refouler les pensées peu avouables ont laissé entrer S1 dans notre esprit, cheval de Troie qui s'avère après coup d'une nature opposée {I'} à celle {I} sous laquelle il a été admis, et *ratifié par sa ponctualisation même*. Les censeurs mentaux se sont laissés prendre, et le rire est avant tout la réaction de surprise à cette découverte.

Si ce croquis explique partiellement le fait qu'on rie ou qu'on soit fâché, il y manque une chose importante : par sa forme, S1 ne permet pas de construire l'interprétation {I'} qui lui est pourtant attribuée de force à t2 ; en effet:

(2) Ne pas  $Vx$  que  $Nx$  (*il n'a pas mangé que des pâtes*)

ne peut pas recevoir d'enchaînement de type

(3) aussi  $Vy$   $Nx$  (*\*il a aussi préparé des pâtes*)

mais seulement de type

(4) aussi  $Vx$   $Ny$  (*il a aussi mangé des légumes*)

Dans cette structure qui induit une attente par *ne pas  $Vx$  que  $Nx$*  c'est  $Nx$  qui est focalisé et désigné comme terme à remplacer, non pas  $Vx$ . Pour installer {I'} à t2, Desproges *force* donc une structure linguistique à signifier quelque chose qu'elle ne peut, conventionnellement, pas signifier. Ou plutôt qu'elle *peut* signifier, puisque cette deuxième interprétation est bel et bien installée, mais *moyennant un certain sentiment linguistique d'anomalie* renvoyé par la perception syntaxique (Milner 1989<sup>6</sup>; Marandin 1994).

---

<sup>6</sup> Notamment pp. 660 sq. Précisons que si le syntacticien recourt en permanence à ce type de donné, en explorant les frontières du « possible de langue », il n'a, par sa position, pas à en rendre compte. Toute autre est la posture de l'analyste de discours...

Ce percept, cette intuition de malformation grammaticale associée à {S1-t2}, alimente directement la jouissance du dispositif: comme percept, il constitue une donnée quasi-sensorielle immédiate, qui garantit l'ancrage expérientiel du traitement: *ça a bien lieu, puisque je le sens*. Mais en outre, dans ce contexte, ce percept est traité comme exemple de *mauvaise foi* et il contribue à l'*incarnation*<sup>7</sup> de l'*ethos méchant* de l'auteur. Par ce travail d'association ou plutôt de *transfert* - martyriser la syntaxe, lui faire subir hic et nunc ce que Desproges ferait à MD - la perception syntaxique fait sentir la méchanceté même de l'auteur.

C'est ce transfert d'un percept immédiat (l'anomalie linguistique), via une construction interprétative (Desproges se moque de M. Duras), dans une construction perceptive distincte émergente (la méchanceté faux-jeton de Desproges) qui m'intéresse. Dans le but de donner un statut à cela, et pour y associer d'autre cas de figure, je voudrais hasarder une très informelle analogie avec la théorie des "blends conceptuels" de Fauconnier & Turner.

## 2. Analogie avec les "blends conceptuels"

"La notion de 'blend' (littéralement 'mixture', 'mélange') a été introduite (indépendamment) par G. Fauconnier et M. Turner il y a une quinzaine d'années pour rendre compte du fait que l'esprit humain est à même de manipuler des modèles cognitifs complexes et de construire, à partir de ces modèles, des assemblages conceptuels inédits." (*Charolles mimeo*, 1).

Les analogies contrefactuelles sont un cas de figure compact permettant d'illustrer très sommairement ce que tend à saisir la notion de blend conceptuel:

(5) En France, le Watergate n'aurait causé aucun tort à Nixon<sup>8</sup>

---

<sup>7</sup> La notion d'"incarnation" est empruntée à Mainguenu 1999.

<sup>8</sup> Exemple de Fauconnier & Turner, traduit par Charolles mimeo.

Cet énoncé, relativement transparent et d'une interprétation aisée, n'en mobilise pas moins une construction mentale complexe, qui suppose différentes élaborations indépendantes:

- la construction de deux "espaces sources" ES1 et ES2, comprenant des représentations respectivement des États-Unis, leurs institutions, Nixon, du Watergate, d'un côté, et de la France et ses institutions, de l'autre;
- la construction d'un "espace générique" EG, qui contient la sélection de tous les éléments communs aux deux ES, le fait qu'il y a des institutions, des présidents, qui peuvent être mêlés à des "affaires", qu'ils peuvent être surveillés;
- la construction d'un "blend" où se projettent sélectivement certains éléments des ES et de EG: situation où un président français serait mêlé à une affaire du type du Watergate et où il n'aurait pas d'ennuis.

Comme le relève Charolles,

- "La situation imaginaire évoquée dans (5) n'est donc pas faite pour être traitée complètement, elle n'est là que pour induire certaines inférences qui ramènent aux espaces source, à savoir:
- que le système français permet des passe-droits, qu'il suscite certainement des comportements délictueux comparables à ce qui s'est passé dans l'affaire du Watergate, mais qu'[ils] ne sont pas révélés par la presse, etc.
  - que le système américain est plus transparent, plus contrôlé par la presse, etc."

Pour complexes que soient les constructions opérées, les domaines mis en jeu au départ et à l'arrivée du processus sont relativement homogènes: ils impliquent des entités et des procès *représentés*, associés au contenu des expressions linguistiques. Je voudrais suggérer que des processus de mixage comparables sont à l'œuvre *de manière transversale*, entre ordres de faits hétérogènes, qui établiraient des liens, plus ou moins contingents, entre des caractéristiques perceptives associées au traitement même de la chaîne, et des traits relevant du contenu, faisant émerger des

structures complexes comme objets d'expérimentation, des percepts en lesquels les contenus s'instancient.

En l'occurrence, ce dont il faut rendre compte, c'est de l'"interprétation-perception" de (1), traitement qui met en jeu des objets-entités de nature différente, et parvient à en faire un tout, une unité conceptuelle-expérientielle homogène.

Il faut postuler l'existence de deux *espaces-source types* distincts, constitués d'objets de nature différente: un premier espace-source type, {ESx}, tire ses informations du traitement de *ce qui est* montré, soit, en règle générale mais il n'y a là aucune nécessité, du contenu proféré, ce qui est dit; c'est dans cet espace que se réalisent les processus de mixage conceptuel examinés par Fauconnier & Turner, ou Charolles.

Dans notre exemple, {ESx} contient une entité, MD, auteure célèbre, et réalisatrice, son œuvre écrite et filmée, deux jugements, contradictoires, sur cette œuvre et son auteure, etc.; le détail des ingrédients de cet {ESx} particulier est secondaire.

Quant à l'autre espace-source type, {ESy}, c'est le domaine générique de l'occurrence qui l'alimente. De manière générale, le traitement d'un contenu dépend de la prise en compte du *caractère ostensif ou non* de son occurrence, comme le montrent clairement Sperber & Wilson. Le caractère ostensif est *extérieur aux constructions conceptuelles manipulées* (même si celles-ci peuvent en tenir compte dans leur construction): c'est une propriété de l'occurrence<sup>9</sup>. Ce qui est "interprété", ce sont des occurrences de séquences linguistiques.

---

<sup>9</sup> Si les occurrences d'unités linguistiques manifestent par leur caractère linguistique leur caractère ostensif - sauf correction, "je parlais tout seul" - il faut en règle générale penser que l'ostensivité est le talon d'Achille de la communication ostensive inférentielle, par où la communication est effectivement un processus "à haut risque" comme disent Sperber & Wilson; mais c'est aussi, et par là même, le talon d'Achille de la notion de "mutuellement manifeste", essentielle à leur théorie.



Les objets et entités de ce second espace source type ne sont, cependant, pas de même nature que ceux de {ESx}: {ESy} est un espace qui recueille des *percepts*, "initiaux", en amont et déclencheurs du traitement, ou "terminaux", en aval du traitement, mais aussi des percepts "résiduels", qui ne sont pas "métabolisés" en signification linguistique.<sup>10</sup>

En l'espèce, {ESy} contient les éléments suivants: tout d'abord les informations liminaires triviales liées à cette occurrence, à savoir le fait que c'est écrit, en français (autrement dit qu'on est en contact visuel actuel avec un segment linguistique susceptible de produire quelque sens pour nous), qu'il y a un agent; en outre, à {S1, t1}, "ne pas écrire que de la merde" donne à sentir la *gentillesse bourrue* de l'agent du jugement, où le "sans-gêne" du bourru assure une certaine authenticité à la gentillesse du *ne pas que*, par lequel l'auteur atténue un jugement antérieur potentiel plus fort (*elle n'a écrit que de ...*) et présente une orientation argumentative opposée; cet adoucissement, comme tel, est à même de susciter chez le lecteur sinon des sentiments favorables (de la bienveillance) du moins une certaine ouverture ou absence de défenses (tolérance à la grossièreté entre autres).

A {S2, t2}, le jugement, au lieu de confirmer l'adoucissement attendu, est plus sévère; la surprise, "programmée" par le dispositif, de la non satisfaction d'une attente, survient en co-occurrence avec l'inversion du percept de gentillesse-bourrue-de-l'auteur, et l'annulation des conditions ayant préalablement suscité des sentiments favorables; le caractère inattendu renforce (*construit*) la perception du jugement comme "subit", tranché, net. Mais surtout {ESy}, à t2, retient un percept d'anomalie syntaxique, de l'ordre du "on ne peut pas dire 'p'". Ingrédient de {ESy} à t2, hétérogène aux contenus de {ESx}, ce percept se compose avec le contenu axiologique, et alimente, en retour, l'élaboration perceptive de la source du jugement, construit dans {ESy}, en y

---

<sup>10</sup> Rythme, variations d'intensité, percepts syntaxiques, etc.

ajoutant une touche de mauvaise foi. Ce retour d'« informations » dans les espaces source correspond bien à qui est attendu au titre de résultat final du processus de mixage.

Parfois ces phénomènes ont lieu de façon très *condensée*, comme les blends conceptuels dans les analogies contrefactuelles (ex. 5). Ainsi, dans l'exemple suivant:

- (6) Un égoïste, c'est quelqu'un qui ne pense pas à moi  
(D. Anzieu)

pour passer du point de vue "objectif" du début (une définition), au point de vue "subjectif" de la fin, la syntaxe subit une certaine torsion, qui se traduit ou se manifeste en *percept d'anomalie syntaxique*.<sup>11</sup> Ce percept syntaxique est transféré dans le cadre conceptuel, où il contribue activement à l'élaboration perceptive du caractère farouche de l'égoïsme : il donne à sentir ce que c'est que l'égoïsme "appliqué", incarne l'égoïsme, ou encore l'*exemplifie expérimentiellement*.<sup>12</sup>

Il faut noter le caractère hautement spectaculaire et productif de ces rencontres entre ordres de faits. D'autres rencontres du même type peuvent aussi bien en rester à une sous-productivité qui les laisse passer inaperçues. Ainsi dans la table des matières de l'ouvrage récent de Plantin & al. éds:

---

<sup>11</sup> Entre autres dans le fait que l'expression 'quelqu'un qui' se voit attribuer deux valeurs différentes successivement : indéfini, dans « Un égoïste<sup>i</sup> c'est quelqu'un<sup>i</sup> qui ne pense pas aux autres », puis défini, comme dans « Pauli, c'est quelqu'un<sup>i</sup> qui ne pense pas à moi » - apparemment ce serait la nature définie ou indéfinie du complément, terme comparant, de la définition, qui est responsable.

<sup>12</sup> Je ne résiste pas au plaisir de mentionner une autre trouvaille de Didier Anzieu: "Toto, sais-tu ce que c'est qu'un congre? - Oh, ouigre!". Son analyse fait intervenir des considérations sur le lexique, que je réserve pour un travail à venir.

- (7) CLAIRE Maury-Rouan: "Pourquoi chuchoter quand on parle de chocolats? Gestion décalée de l'émotion aux plans verbal, vocal et mimo-posturo-gestuel"

Cette entrée, *la seule* à faire exception à la présentation "Prénom NOM", avec l'inversion typographique "PRENOM - Nom", fait singulièrement écho à l'idée de "gestion décalée" du titre de la communication. Mais cette rencontre ne produit aucun effet.

Ce qui mérite attention c'est le double fait que l'inversion soit apparemment passée inaperçue des correcteurs, mais, surtout, *que cette inversion ait été introduite par quelqu'un* : à l'une ou l'autre des phases de la production, entre rédaction et révision finale, quelqu'un à l'occasion d'une occurrence singulière a opéré ce transfert d'un élément du contenu (« gestion décalée ») vers une manifestation de forme (MAJ/min).

S'il y a lieu de faire intervenir quelque chose de l'ordre du blend expérientiel ici, ce n'est pas pour rendre compte de l'effet interprétatif final peu spectaculaire, mais plutôt pour expliquer pourquoi une telle transformation a été opérée.

### 3. *Autres blends expérientiels*

J'aimerais, avec un deuxième exemple de Desproges, illustrer un autre cas de blend expérientiel (le texte est présenté comme une citation en exergue au début d'un chapitre) :

- (8) "Un, deux, un, deux, un, deux,  
un, deux, un, deux, un deux, un deux."  
*Général Gamelin, Ma vie*  
(Pierre Desproges, *Vivons heureux en attendant la mort*, Paris, Seuil,  
149).

On me pardonnera de gloser un peu lourdement: Desproges feint d'attribuer à un certain Gamelin, général de son état, un texte intitulé "Ma vie" ; ce texte est en deux parties : la première où *un, deux*, sont séparés par une virgule, à la fois *présente* les mots que prononce quelqu'un qui dirige la marche d'autres personnes, et

*incarne* ce rythme de marche, pour les mêmes raisons, dans l'expérience du lecteur; la seconde partie, *un deux* sans virgule, s'inscrit exclusivement dans l'expérience rythmique, où elle évoque les battements du cœur; les unités linguistiques *un deux* ne sont plus présentées comme objets verbaux (si l'on peut diriger la marche à haute voix, il est moins dans nos mœurs de faire de même avec le cœur<sup>13</sup>) mais uniquement en raison de leur caractéristique rythmique, qui évoque analogiquement celle des battements du cœur, ou, plus précisément qui en induit le rythme par la lecture.

La scène évoque également l'idée que ces battements cardiaques sont les derniers de ce cœur-là, par deux moyens distincts: par le point final suivi des guillemets qui achèvent la citation du général Gamelin; et surtout par les prétendues indications autoriales (titre + nom d'auteur) qui suivent : elles fonctionnent comme un véritable commentaire sur la séquence qui précède, qui l'intègre conceptuellement en disant "voilà à quoi se résume la vie d'un militaire: marcher, mourir". Cette image de dénuement est corroborée par l'exemplification que livrent la pauvreté du lexique (deux items) et de la syntaxe (deux structures) de l'auteur. Enfin, que les mots *un deux* perdent leur maigre valeur linguistique entre la première et la seconde partie du texte de Gamelin suggère que le pauvre Général, avant de mourir, est devenu aphasique.

C'est la contribution spécifique de la rythmicité au scénario complexe qui me semble digne d'intérêt ici: loin d'être simplement "figuré" ou "évoqué" (ce qui serait déjà mieux que d'être *dit*) l'arrêt cardiaque du général est donné à percevoir au lecteur.

L'organisation du blend s'alimente ici non pas de la perception d'un sentiment linguistique, comme dans l'exemple précédent, mais de la perception rythmique, beaucoup plus immédiate, et du changement qu'elle subit, passant de l'alternance, régulière, de la marche, à celle, syncopée, des battements... du cœur.

---

<sup>13</sup> Sous cette forme tout au moins; réservons les questions de l'induction hypnotique et du rythme musical.

L'engagement du rythme montre peut-être plus nettement que celui du "sentiment linguistique" la participation de percepts à l'élaboration du résultat. Pour autant, ici comme là, il s'agit de mélanger des percepts et des "représentations" - la sortie ou le résultat consistant en une "perception associée à une représentation" bien plus qu'en une "représentation de perception".

Par ailleurs, si l'on s'en tient à la logique cohérente attendue des représentations, il est proprement impossible d'imaginer le Général Gamelin en train de phraser sa propre fin en direct (*un-deux ; un-deux.*) et surtout de « signer » son œuvre post-mortem. C'est pourtant nécessaire, selon l'interprétation que je propose, pour « piger » cette histoire. La construction du blend expérientiel semble donc primer, dans l'expérience, sur le maintien d'une cohérence représentationnelle.<sup>14</sup>

On notera encore que la contribution rythmique dans ce dernier exemple est en quelque sorte encadrée dans la construction conceptuelle « image de la vie d'un soldat », alors que dans le premier exemple, c'est plutôt la représentation de l'auteur M. Duras qui se trouvait encadrée dans le champ perceptible de la méchanceté de Desproges. De plus, le percept rythmique pour fonctionner doit demeurer perceptible comme tel, alors que le percept de malformation syntaxique au contraire doit plutôt fusionner avec les autres affects en jeu, sur le mode des notes musicales co-occurentes, voire des couleurs.<sup>15</sup>

#### ***4. Exemples divergents et blends intrusifs***

Une difficulté des exemples précédents réside paradoxalement dans leur relative transparence : il faut faire un effort pour voir ce qu'il y a à regarder. Comme dans le cas des blends conceptuels,

<sup>14</sup> C'est un topos littéraire - *Les Mémoires d'outre-tombe* de Châteaubriand; mais ce topos est mis à profit par Desproges, pas par Gamelin.

<sup>15</sup> On distinguerait plus aisément le do et le mi d'un accord de tierce que le jaune et le bleu dans le vert du pré.

cette transparence constitue l'obstacle même auquel nous sommes, comme chercheurs, confrontés: il n'y a rien à voir, rien à chercher, rien à comprendre, quand tout va de soi.

J'aimerais prendre deux exemples où l'expérientiation discursive fixe quelque chose d'étranger au projet langagier lui-même, qui ne disparaît pas pour autant, mais s'en trouve singulièrement déformé. Ce qui advient est une donnée expérientiellement hétérogène, dont l'émergence ne laisse guère de chance au traitement attendu du contenu verbal, fait écran à un projet pressenti. Si cela fait détournement d'attention, irruption expérientielle, et cacophonie<sup>16</sup> c'est que ce qui est attendu est de l'ordre de la transparence.

L'illustration que fournissent ces exemples est essentiellement auditive, il faut que les lecteurs me pardonnent, et fassent un effort d'imagination. Dans le premier cas, il s'agit d'un extrait d'une émission de TV où l'animateur, C. Defaye (CD), s'entretient avec G. Depardieu (GD ; mots soulignés : chevauchements de paroles):

- (9) CD heu - ben de temps en temps vous voyez heu - un un même que j'ai vu tout petit heu -Guillaume dans un film hein  
GD Guillaume  
CD dans *Tous les matins du monde* hein  
GD oui pis même dans le Ridley Scott i(l) vient mais il a... il a beaucoup de talent parce que c'est...  
CD *je l'pense*  
GD et je... il a... et ça a été pour moi une - une aventure magnifique parce que... on s'est vus -

La réplique "je l'pense" de Defaye produit, à l'écoute, un effet bizarre.<sup>17</sup> Ce qui déclenche ce sentiment assez manifeste est strictement prosodique, et relatif à l'état de l'interaction en cours ;

---

<sup>16</sup> Parret 1993 ; Stroumza & Auchlin 1997 ; Burger & Auchlin à paraître.

<sup>17</sup> Cette réplique semble tomber à plat également pour Depardieu, qui n'y réagit pas, et poursuit le fil de sa propre réponse.

en gros, cette réplique n'est pas alignée, pas accordée, à différents plans:

- au plan *temporel* et *rythmique*, elle est "en retard", elle n'est pas dans le tempo;
- au plan de *l'intensité*, Depardieu réalise dans les 2 secondes qui précèdent une baisse sensible d'intensité comme pour accorder sa posture vocale au thème abordé, et Defaye ne s'y range pas, en parlant manifestement plus fort que requis;
- enfin au plan *mélodique*, sa ligne non seulement descend fortement - une quinte musicale, elle ne s'inscrit de ce fait pas dans l'espace tonal restreint de la voix de confiance proposée par Depardieu, mais en outre est fortement appuyée à son point de départ (*je l' pense*) - comme s'il prononçait un *je le veux* ou *je le jure* de cérémonie.

Quelque chose du décalage perçu à ces différents plans, dans l'espace-source type occurrentiel {ESy}, va se mélanger avec le contenu proféré, dans l'autre espace-source type, {ESx}, où s'active l'information 'Defaye pense que le fils de Depardieu a beaucoup de talent'; la rencontre qui s'organise entre informations de {ESx} et {ESy} aboutit à ce mélange tout à fait perceptible : on « sent » la réplique de Defaye comme "forcée", au mieux, ou, au pire, comme "insincère". Le travail du blend expérientiel retourne ainsi en direction des espaces sources; ici, l'entité "Defaye" dans {ESy} s'enrichit de cette caractérisation éthique sensorielle, qui le fait percevoir déplacé, forcé, maladroit. Ce n'est pas un sous-produit aléatoire et contingent ; c'est une entité expérientielle complexe, construite par un processus intégrant des objets de natures différentes.

Le second exemple de « bad blend » est un authentique exemple fabriqué: "*Mingus*"<sup>18</sup> lit les deux premières phrases du roman de R. Pinget *Le Libera*:<sup>19</sup>

<sup>18</sup> *Mingus* est le nom du logiciel "text-to-speech" mis au point par Piet Mertens, Université de Louvain.

<sup>19</sup> L'analyse de ce début de roman de différents points de vues fait l'objet de Roulet & Burger (à paraître).

- (10) Si la Lorpailleur est folle je n'y peux rien. Si la Lorpailleur est folle je n'y peux rien, nul n'y peut rien et bien malin qui prouvera le contraire.

Bien que la parole produite par *Mingus* soit excellente dans son intelligibilité et à bien d'autres égards, l'effet global produit n'est pas pour faciliter le contact avec l'œuvre de Pinget.<sup>20</sup>

Cela dit, si les raisons pour lesquelles cette lecture ne passe pas étaient claires, on saurait vraisemblablement faire parler les machines avec ce "naturel" qui leur fait actuellement si cruellement défaut. Les raisons ne sont pas très claires, pas plus en ce qui concerne les phénomènes attitudinels que les aspects structurels du discours, en partie parce que le problème semble mal posé, envisagé trop étroitement comme une simple question d'alignement de valeurs acoustiques sur des chaînes morpho-syntaxiques (Simon & Auchlin 2001). Il faut ajouter que bien des lectures humaines produiraient, en l'espèce, des effets comparables.

Dans cet exemple, la monotonie et le désengagement affectif de la vocalisation sont trop saillants, et le projet textuel ne retient pas clairement l'attention. Il ne s'organise pas de rendez-vous, aucun mixage n'advient entre ce que nous percevons et ce qui s'élabore comme traitement linguistique. L'essentiel du perçu en reste au perçu, et ne s'insinue pas dans le traitement du contenu pour en proposer une expérience homogène. Par là, cet exemple rend également sensible a contrario la place que prend, dans la perception-interprétation ordinaire du discours, ce naturel invisible et si difficile à problématiser.

---

<sup>20</sup> C'est peut-être un peu pessimiste; l'approche en termes de blends expérimentiels suggérerait plutôt que ce type de lecture pourrait faire l'affaire si certaines conditions de "blending" étaient satisfaites; ces conditions pourraient être totalement extérieures à la parole elle-même, et procéder d'une lente habitude - des personnes non voyantes pourraient disposer d'une précieuse expérience de terrain.



Ici, et contrairement à l'exemple précédent, il n'y a pas de véritable mixage (fût-il malheureux et intempestif), mais plutôt une focalisation attentionnelle sur les caractéristiques externes de l'occurrence, qui ne retiennent pas l'attention longtemps, sauf conditions particulières.

### **5. Bref retour sur les blends conceptuels**

Les " blends conceptuels " en retour, pourraient être interrogés quant à leurs conditions phénoménologiques d'émergence (dans leur dimension d'expérience). Comme objets verbo-mentaux, leur caractéristique la plus ordinaire est d'être transparents: en lisant l'exemple (1), on n'a pas une claire conscience de la présence de ce travail de mixage par lequel on comprend ce qu'il faut comprendre. Les blends ne deviennent perceptibles, identifiables, problématisables qu'à la condition que le traitement d'une séquence renvoie une vague intuition de bizarrerie. Il faut autrement dit aiguïser, exacerber le "sentiment linguistique", pour et jusqu'à ce qu'il produise une réponse sensorielle de l'intuition disant "*oui en effet, c'est étonnant: d'ailleurs justement je m'étonne*". Dans certains exemples de Fauconnier & Turner<sup>21</sup>, au contraire, la problématisation est fournie avec le cas – comme ici même. Quels que soient les moyens par lesquels on parvient à cet état d'étonnement, il conditionne l'appréhension du phénomène.

Cette situation n'est pas sans rappeler la double identité phénoménologique nécessaire des coquilles typographiques dans les textes publiés (ex. 7 ci-dessus) : ce sont des non-objets, pour les correcteurs auxquels elles ont échappé ; pour qu'elles existent comme coquilles, il leur faut advenir comme telles par la perception d'un lecteur, et acquérir par là un multiple statut, de « faute », qui laisse voir sa forme correcte, et d'ancien leurre, déjoué mais qui en a trompé d'autres.

---

<sup>21</sup> L' «énigme » du moine bouddhiste notamment.

### **6. Compétence discursive, interaction et développement : articuler double accord et accord intérieur**

Si le blend expérientiel (ou quelque autre nom qu'on donne au phénomène) m'intéresse, c'est que cet objet illustre un aspect important du fonctionnement de la compétence discursive, l'aptitude à traiter des suites de mots en expériences subjectives (dotées qui plus est d'un « grain fin » Auchlin 2000a). Cette aptitude est à l'oeuvre dans nos interactions verbales ; c'est sur elle que je compte en présentant les exemples ci-dessus, c'est sur elle que comptent les écrivains, Pierre Desproges autant que Marguerite Duras.

Les blends expérientiels interviennent de manière cruciale comme médiateurs des processus interactionnels : ils sont l'*ancrage interne* et la *condition* du couplage de deux compétences discursives en un « processus biologique supra-individuel » (Nuñez) ; leur émergence est la condition du « partage d'affects » au sens où l'entendent Brunel & Cosnier<sup>22</sup>, partage dont ils sont en même temps les objets et les buts. Les blends expérientiels sont des produits de compétences discursives, mais de compétences discursives en interaction.

La compétence discursive délivre des données expérientielles, mais elle a pour tâche plus générale de faire exister une personne dans des conditions d'équilibre destinées notamment à construire et assurer stabilité et identité à son « moi », au gré des événements et des interactions ; cet état d'équilibre est ce que j'appelle « accord intérieur ». Lorsque notre compétence discursive construit un blend, nous nous identifions momentanément à cette expérience, à raison de sa force et de sa capacité de saisissement, et subissons de ce fait un véritable déséquilibre interne. La plupart des personnes auxquelles j'ai soumis les exemples drôles ci-dessus ont réagi par des rires et des verbalisations exclamatives d'admiration, qui doivent être comprises comme manifestations de récupération de leur accord intérieur, proportionnées, en

---

<sup>22</sup> Cités in Traverso 2000 : 207.

quantité et en durée par exemple, au choc éprouvé. A l'inverse une personne contrariée par la construction en elle de tel ou tel blend récupérerait son accord intérieur en verbalisant sa contrariété (*c'est pas très drôle*).

Dans le temps même qu'elles se constituent, ces « positions », dans leur cadre interactionnel, adviennent comme accord ou désaccord avec l'initiative à laquelle elles réagissent. Or de même que la compétence discursive vise l'accord intérieur, un système interactionnel vise aussi un état d'équilibre, qui est celui du double accord<sup>23</sup>. Le désaccord interactionnel est un cas marqué, et c'est une donnée expérientielle complexe : le désaccord interactionnel est vécu comme une tension ; mais cette tension n'est instanciée que dans les compétences discursives qui interagissent, où elle prend la forme d'un désaccord intérieur à combler, selon la force de l'investissement particulier dans cette interaction de cette compétence discursive, et selon ses réglages généraux dont, notamment, sa sensibilité au désaccord interactionnel.

A l'opposé, la convergence interactionnelle qui fonde le double accord est intrinsèquement gratifiante, et elle optimise en quelque sorte l'expérientiation. Par exemple, l'élaboration du blend « définition en acte de l'égoïsme » est la contrepartie expérientielle du traitement de la citation d'Anzieu. Si l'émergence de ce blend vous a fait sourire, le plaisir manifesté, résultat final du processus,

---

<sup>23</sup> En termes structurels, la clôture de toute interaction est contrainte par l'obtention du *double accord*, observation initialement attribuée à Goffman (Moeschler 1985; Roulet & al. 1985) ; pour moi le double accord renvoie aux positions qui le fondent: sur quoi se base-t-on pour savoir si l'on est d'accord ou pas avec quelqu'un? Le fondement est l'accord intérieur, équilibre et clôture relatifs du système qui lui permettent d'exister comme un "moi", identifié dans l'interaction à une "position", celle qui fait l'équilibre de ce système. L'accord intérieur est une condition structurelle à la clôture des interventions. Par suite, la négociation au sens de Roulet 1999b n'est pas un concept primitif, mais doit être envisagée comme séquence de récupérations d'accords intérieurs dans le cadre de l'obtention d'un double accord.

est dans le même temps un état d'accord imaginaire avec D. Anzieu, partage d'affect subtil et jouissance de cet accord, qui alimente directement le plaisir du dispositif ; et c'est aussi un état d'accord, à un autre niveau, avec au moins une partie de mon propos. De même, le traitement de l'exemple de Defaye peut se complexifier : dans certaines conditions d'observation un tant soit peu empathiques, on peut, en l'écoutant, éprouver soit de la gêne "pour lui", comme auteur de ce raté, soit de l'agacement.

Aborder, finalement, la question du *développement*, revient à se demander ce qu'il advient de ces systèmes que sont les compétences discursives dans le moyen et le long terme, et non dans le court terme de leur fonctionnement - c'est la question de leur maturation. J'ai suggéré ailleurs que celle-ci ne se déployait pas vers un état stable final comme la compétence syntaxique, mais s'organisait plutôt en une succession d'états semi-stables, fonctionnels au sens où ils assurent une certaine forme d'accord intérieur, ayant tous pour caractéristique d'être vécus comme terminaux, mais susceptibles de connaître des modifications dans leur façon particulière d'atteindre l'accord intérieur dans les interactions.

E. Roulet (1999a : 210) présente ainsi l'un des apports de sa démarche d'analyse : « (...) apport qui sort du cadre strict de l'enseignement-apprentissage en milieu scolaire ou universitaire, mais qui n'est pas pour autant le moins important, car il touche directement notre vie en société : *un développement significatif de la compréhension du comportement de soi-même et des autres dans les interactions verbales (...), ainsi que des enjeux de celles-ci.* » (mise en relief de l'auteur).

Cela revient à dire qu'une partie du temps notre compréhension de nous-mêmes et des autres dans les interactions est partielle ou superficielle. C'est certainement vrai ; mais le problème majeur est que *cette superficialité se donne comme suffisante compréhension* (un peu comme « tomber » est, à un certain niveau, une suffisante compréhension de la gravitation). Cela revient aussi à dire que

cette compréhension pourrait constituer un objectif de connaissance et d'éducation légitime – à la condition que son besoin soit reconnu, autrement dit que l'on admette que notre « maîtrise » est imparfaite.

Il y a un certain antagonisme entre l'usage du langage, qui suppose et demande que soit maintenue une certaine (illusion de) maîtrise, et la connaissance de cet usage, qui ne devrait pouvoir être mieux documentée qu'« en je », mais réclame, là, que soit baissée la garde de la maîtrise et affichées les zones d'ombre – mise en œuvre du « dé-confinement de soi » de B. Schlieben-Lange (1983).

Au titre des buts que pourrait viser la prise en compte des émotions dans l'étude de l'usage du langage, et du sens qu'on pourrait y attacher, il y a un intérêt intrinsèque à documenter comme étape importante dans la maturation de la compétence discursive le dépassement de l'attachement primaire et identitaire à un « moi » de maîtrise, et l'accès à une posture d'objectivation et de découverte.

En ce qui concerne nos propres émotions, nous souhaitons tous garder les agréables, adoucir et mieux gérer les désagréables... survivre au mieux, dans nos interactions, avec le choix de parler ou non, survivre au mieux avec l'infinité des possibles de discours - y compris le silence, avec la donne hédonique des "qualia" que sont les primitives implémentées du plaisir et de la douleur (Frijda 1988: 41). Supposer que nous y pouvons quelque chose, et que nous savons ou saurons nous y prendre : une science de l'usage du langage pourrait avoir là une véritable utilité.

### ***Bibliographie***

Auchlin A. (1995), "Le bonheur conversationnel : émotion et cognition dans le discours et l'analyse du discours", in Véronique, D. & R. Vion (1995) (éds), *Modèles de l'interaction*

*verbale*, Aix, Publications de l'Université de Provence, 223-233.

Auchlin A. (1996a), "Approche expérientielle du discours:

présentation", *Cahiers de linguistique française* 18: 331-338.

Auchlin A. (1996b), "Du texte à la compétence discursive: le

diagnostic comme opération empathico-inductive", *Cahiers de linguistique française* 18: 339-355.

Auchlin A. (1997a), "Beau mensonge et qualité de parole en

pragmatique linguistique", in Bakkali-Yedri M. & A. Zeggaf (1997) (éds) *Le beau mensonge*, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Rabat.

Auchlin, A. (1997b), "L'analyse pragmatique du discours et la

qualité du dialogue: arguments pour une approche systémique de la compétence discursive", in Luzzatti & al. (éds.) (1997), *Le Dialogique*, Berne, Lang, 123-135.

Auchlin A. (1998), « Les dimensions de l'analyse pragmatique du

discours dans une approche expérientielle et systémique de la compétence discursive », in Verschueren J. (éd.) (1998), *Pragmatics in 1998: Selected papers from the 6th International Pragmatics Conference*, Anvers, IPrA, 1-22.

Auchlin A. (1998b), "Sur le seuil de la déclaration: un cas

particulier de 'fusion' d'affects", in Gelas N. & C. Kerbrat-Orecchioni (éds) (1998), *La déclaration d'amour*, Erga, Gênes, 92-104.

Auchlin A. (2000a), "Grain fin et rendu émotionnel subtil dans

l'observation des interactions: sur le caractère "trans-épistémique" des attributions d'émotions", in Plantin Ch., M. Doury & V. Traverso (2000) (éds), 195-204.

Auchlin A. (2000b), "Sur l'ethos. Quelques remarques", in

Wauthion M. & A. C. Simon (2000) (éds), *Politesse et idéologie. Rencontres de pragmatique et de rhétorique conversationnelles*, Louvain, Peeters « BCILL », 77-95.

Auchlin A. & L. Perrin (à paraître), "Approche expérientielle et

texte littéraire", in Roulet E. & M. Burger (à paraître) (éds), *Les analyses de discours au défi d'un dialogue romanesque*, Nancy, P.U.N.

- Berrendonner A. (1993), « Périodes », in Parret H. (1993) (éd.) *Temps et discours*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 47-61.
- Brassac Ch. (2000), "Intercompréhension et communiacion®", in Berthoud A.-C. & L. Mondada (éds) (2000), *Modèles du discours en confrontation*, Berne, Lang, 219-228.
- Burger M. & A. Auchlin (à paraître), « O zaluno : análise do discurso e ensino de lingua materna », actes du colloque de Rio de Janeiro, octobre 1999.
- Caffi C. (2000), « Aspects du calibrage des distances émotives entre rhétorique et psychologie », in Plantin Ch., M. Doury & V. Traverso (2000) (éds), 89-104.
- Chabrol C. (2000), "De l'impression des personnes à l'expression communicationnelle des émotions", in Plantin Ch., M. Doury & V. Traverso (2000) (éds), 105-124.
- Charolles M. (mimeo), « Le mixage conceptuel. Présentation des analyses de G. Fauconnier et M. Turner et applications à quelques exemples », document de travail pour le GDR 'Diversité et évolution des langues'.
- Ferrari A. & A. Auchlin (1995), "Le point: un signe de ponctualisation", *Cahiers de linguistique française* 17, 35-56.
- Frijda N. (1988), « Les théories de l'émotion : un bilan », in Rimé B. & K. Scherer (1989) (éds), *Les émotions*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 21-72.
- Gardin B. (1988), « Le dire difficile et le devoir dire », *DRLAV* 39, 1-20.
- Grobet A. 1997, "La ponctuation prosodique dans les dimensions périodiques et informationnelles du discours", *Cahiers de linguistique française*, 19, 83-123.
- Lakoff G., & M. Johnson (1985 [1980]), *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- Madigan R., Linton P. & Johnson S. (1996), "The paradox of writing apprehension", in Levy C. & Ransdell S. (1996) (éds), *The science of writing, Theories, methods, individual differences, and applications*, Lawrence Erlbaum Associates, Mahwah (N.J.), 295-307.

- Maingueneau D. (1999), « Ethos, scénographie, incorporation », in Amossy R. (1999) (éd.), *Images de soi dans le discours*, Paris-Lausanne, Delachaux et Niestlé, 75-100.
- Marandin J.-M. (1994), "La perception syntaxique", in *Le langage en images*, Recherches linguistiques X, 64-91.
- Mauray-Rouan C. (2000), "Pourquoi chuchoter quand on parle de chocolats? Gestion décalée de l'émotion aux plans verbal, vocal et mimo-posturo-gestuel", in Plantin C., M. Doury & V. Traverso (2000) (éds), 183-194.
- Milner J.-C. (1989), *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil.
- Minsky M. (1984), « Jokes and the logic of the cognitive unconscious », in Vaina L. & J. Hintikka (éds), *Cognitive constraints on communication : representations and processes*, Dordrecht, Reidel, 175-200.
- Moeschler J. (1985), *Argumentation et conversation*, Paris, Hatier.
- Núñez R. (1997), "Eating soup with chopsticks: dogmas, difficulties and alternatives in the study of conscious experience", *Journal of consciousness studies* 4 (2), 143-166.
- Núñez R. (1999), "Could the future taste purple? Reclaiming mind, body, and cognition", *Journal of consciousness studies* 6, 41-60.
- Plantin C., M. Doury & V. Traverso (2000) (éds), *Les émotions dans les interactions*, Lyon, P.U.L.
- Parret H. (1993) (éd.) *Temps et discours*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain.
- Reboul, A. (1991), "Le plaisir dans la langue: les formes linguistiques de la jubilation", *Cahiers de linguistique française* 12, 127-152.
- Roulet E. & al. (1985), *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Lang.
- Roulet E. (1999a), *La description de l'organisation du discours*, Paris, Didier.
- Roulet E. (1999b), "Une approche modulaire de la complexité de l'organisation du discours", in Adam J.-M. & Nølke H. (éds) *Approches modulaires : de la langue au discours*, Lausanne – Paris, Delachaux et Niestlé, 187-257.



- Schlieben-Lange B. (1983), "Vom Glück der Konversation", *LiLi* 13, 141-156.
- Simon A. C. & A. Auchlin (2001), "Les *hors-phase* de la prosodie", in Cavé C., Guaïtella I. & Santi S. (éds), *Oralité et gestualité. Interactions et comportements multimodaux dans la communication*, Paris, L'Harmattan, 629-633.
- Stroumza K. & A. Auchlin (1997), " L'étrange polyphonie du texte d'apprenti rédacteur ", *Cahiers de linguistique française* 19, 267-304.
- Traverso V. (2000), "Les émotions dans la confidence", in Plantin C., M. Doury & V. Traverso (2000) (éds), 205-222.
- Varela F. (1996), *Quel savoir pour l'éthique?*, Paris, La Découverte.
- Yessouroun R. (1996), *Le vécu pédagogique pendant la dissertation*, thèse de doctorat, mimeo, Université de Genève.